

Préface

J'ai décidé d'écrire ce livre au nom de la dignité humaine.

Ce témoignage de ma vie passée offre au lecteur la possibilité de se remettre en question.

Je pense que l'écriture reste l'un des meilleurs moyens de communication entre les hommes.

Chacun peut y lire les passages de son choix, s'y attarder, réfléchir.

Je lutte contre L'INDIFFERENCE.

Depuis ma naissance, je n'ai pu vivre un seul instant sans angoisse, tant le destin semble s'acharner sur mes trente-quatre années d'existence.

Et pourtant, je vis.

J'espère.

Je me bats.

Un jour, reviendra le sourire.

Un jour, reviendra le rire.

Mauvaise volonté des gens ou dysfonctionnement des administrations ?

Que chacun tente de répondre selon sa conscience, son intime conviction.

Peut-être pour avoir subi ou avoir fait subir à autrui l'une de mes cruelles expériences, sans en mesurer les irréversibles répercussions.

Certains désapprouveront cet ouvrage.

Mais l'ignorance ne porte-t-elle pas à de mauvais jugements ?

D'autres s'y retrouveront, ceux-là connaissent.

Ils ne jugeront pas car l'identification ignore le jugement.

Anna Laurenzo

I

Maman est née avec la guerre : Franco tentait d'asseoir sa dictature par tous les moyens et l'Espagne était à feu et à sang. Son coup d'état avait sonné le glas d'une époque. Le peuple était divisé en deux, on était pour ou contre Franco, pas de demi-mesure ! La modération était devenue un terme vide de sens : seules subsistaient les passions qui tuent. La politique déchirait même les familles, les convictions s'y opposaient, des pères se sentaient trahis, des fils incompris. Et les hommes se massacraient.

Maman est née avec la guerre : Le pays était meurtri de toutes parts, les grandes villes comme les campagnes étaient touchées, pas un endroit qui ne fût épargné. Le poison de la haine et de la vengeance aveugle s'insinuait partout, s'insufflait dans les veines, dans les esprits, dans les sentiments. Au nom de leurs principes, de leurs certitudes, les hommes se transformaient, ils devenaient durs et implacables, cruels et sans pitié : des bêtes à visage humain. Des amis de la veille, qui avaient partagé la même table, qui s'étaient donné l'accolade, se dénonçaient l'un l'autre, se tiraient dans le dos, s'entre-tuaient sans état d'âme. Partout, la suspicion, la trahison, la haine qui tue sans raison. L'homme avait cessé d'être Homme.

Les partisans de Franco traquaient sans relâche les opposants, ils combattaient violemment sans loi, sans règle, semant la terreur en frappant là où ça fait le plus mal, sur les femmes, les enfants, les vieillards, détruisant des familles, les obligeant à fuir, à vivre comme des animaux, dans

le dénuement le plus total. Et les milices républicaines, assistées par les anarchistes et les communistes fanatisés, n'étaient pas en reste, rendant coup pour coup, avec une violence inouïe. L'Espagne était devenue folle.

Les deuils ne se comptaient plus, il y en avait trop. Pour le reste de l'Europe, insouciant du danger qui, déjà, la menaçait tout entière – Hitler et son horrible peste brune testant ses méthodes de destruction massives en bombardant l'Espagne avec sa légion Condor –, cela devenait une abstraction. Et pourtant, dans le pays tout entier, pas un foyer qui ne fût épargné, pas une famille qui ne déplorât la perte de l'un des leurs ! Les femmes pleuraient leur fils ou leur mari quand ce n'était pas leur bébé. Finalement, elles se résignaient. Il fallait bien continuer à vivre dans cette Espagne ravagée, assurer le quotidien avec presque rien, nourrir une ribambelle d'enfants avec un peu de riz et de pain, leur expliquer pourquoi on ne mangeait pas tous les jours et pourquoi ils ne se rappelaient même plus le goût de la viande. Il leur fallait aussi expliquer pourquoi leur père ne reviendrait plus, qui étaient ces hommes armés dont il fallait se cacher, pourquoi on vivait dans la peur, pourquoi on vivotait, on survivait dans cette misère. Mais comment pouvoir expliquer tant d'abomination à un enfant ?

La vie quotidienne était rude sous le soleil brûlant de l'Espagne, les filles suaient sur la lessive, frottant sans relâche le linge détrempé sur la planche de bois strié, elles s'usaient les doigts déjà rugueux à force de savonner, de tordre, d'essorer, encore et encore. Ensuite venait l'heure des repas, maigre pitance à préparer sur la vieille cuisinière, puis la vaisselle et la couture. Il était impérieux de maintenir les vêtements en état ; c'était une denrée rare, alors on reprisait encore et toujours, ajoutant des pièces de tissu quand le trou était trop grand.

Le pays était exsangue, mourant, ses enfants se battaient en son sein, puisant au fond de leur haine leurs dernières forces pour le mettre à genoux.

C'est au milieu de cette guerre civile atroce que ma mère a grandi, Célestina, née avec la guerre, enfant de la guerre, perdue entre les troupes du général Franco et les milices du Front Populaire. Elle aimait rire et courir, pieds nus sur les routes chaudes et dans les champs baignés de soleil. Elle nourrissait des rêves, des espoirs, elle voulait devenir quelqu'un dans la vie, pour s'en sortir, pour aider ses parents, pour les tirer de cette misère affreuse qui leur tordait le ventre et qui cernait les si beaux yeux de sa mère. Elle était une enfant...

Mais comment demeurer une enfant dans la guerre, la guerre, qui bouleverse les vies, anéantit tout espoir. ? La précarité et la pauvreté, ces pestes associées à toute guerre, régnaient partout en maîtres. La famine guettait, forçait les enfants à travailler, empêchait les enfants d'aller à l'école, empêchait les enfants de grandir, de mûrir, privait les enfants de toute forme de sécurité matérielle et affective, gâchait aux enfants l'apprentissage indispensable de la confiance en eux-mêmes, interdisait aux enfants d'être simplement des enfants. Les garçons aidaient aux champs, exécutaient les rudes tâches de la ferme, s'abrutissaient à l'usine où leurs pères s'étaient échinés avant eux. Les filles aidaient à la maison, portant l'eau, cousant à s'en user les yeux, elles s'astreignaient aussi aux travaux de la ferme et il n'était pas rare de les voir perdre leur jeunesse dans les fabriques. Plus de jeux, plus d'insouciance, plus de rires, plus d'école, plus de rêves, plus d'avenir, *plus d'enfance...*

Mes grands-parents étaient des gens simples menant une vie ordinaire et frugale. Le quotidien était rude et toujours égal à lui-même, mais ils s'en sortaient ou, du moins,

arrivaient à faire plus que simplement survivre. Jusqu'au coup d'état de Franco... D'emblée, mon grand-père le rejeta, l'idée même d'une dictature lui semblant ignoble. Seulement, ne voulant pas de ce régime totalitaire mais refusant toutefois de prendre les armes pour le combattre, il fut vite considéré comme un renégat par les deux camps. C'est toujours comme ça : il faut être d'un côté ou de l'autre. A plusieurs reprises, mon grand-père faillit périr sous le feu des combattants, à plusieurs reprises, il crut sa dernière heure venue. A chaque fois, il réussit à s'esquiver, semant ses adversaires, s'évanouissant dans les montagnes pour réapparaître quelques jours plus tard. Il tint ainsi un certain temps. Mais, implacables, les combats se poursuivaient et finalement, ce fut la fin de sa chance. Un jour, lors d'un nouvel affrontement, un franquiste le reconnut et le signala comme traître au régime. Une fois de plus, il réussit à prendre la fuite. Mais pour lui, désormais, tout avait basculé. Quelques minutes avaient suffi pour faire de lui un fugitif, un homme recherché, mort ou vif, n'importe qui pouvait le dénoncer ou l'abattre à vue, il ne pouvait plus demeurer chez lui sans courir à sa perte et entraîner sa famille avec lui, il lui fallait disparaître pour rester en vie. Il devait trouver une solution, il ne pourrait pas errer sans le sou et sans nourriture bien longtemps. Il devait aussi prévenir son épouse afin qu'elle ne le croie pas mort. Peut-être pourrait-elle l'aider à mettre au point un plan de survie commun. Les Espagnoles, c'est bien connu, défendent leur famille comme des lionnes. Alors, il se dirigea vers sa maison, afin de raconter ce nouveau coup du sort, afin aussi de revoir son foyer – peut-être pour la dernière fois, qui pouvait le dire en ces temps barbares où l'homme se transforme en un loup pour l'homme – pour ensuite tenter de trouver simplement un moyen de survivre.

En vue de sa petite maison, il eut le cœur serré. Pourquoi donc le sort s'acharnait-il ainsi sur lui, sur les siens,

sur son pays ? Pourquoi ne pouvaient-ils pas vivre en paix, avec assez de pain à table et de nouvelles chaussures chaque hiver ? Pourquoi ses enfants ne pouvaient-ils pas espérer en un avenir serein et une vie douillette ? C'était sans doute le choix de Dieu, qui n'inflige jamais plus que ce que l'on ne peut supporter. Du moins était-ce là ce qu'on lui avait enseigné à l'église. Il avait pourtant voulu vivre et créer quelque chose, des enfants étaient nés, et les voilà entraînés, bien malgré eux, dans ce combat constant du quotidien.

Il s'arrêta quelques secondes avant de pousser la porte de bois, il inspira profondément puis passa le seuil. Il raconta sa situation sans espoir à son épouse, embrassa ses enfants, serrant les siens contre lui, les larmes aux yeux, *On va s'en sortir*, disait-il. Ensuite, il partit, sans un regard en arrière... Mon grand-père venait de prendre le maquis.

Et c'est ainsi que ma mère se mit à arpenter la montagne afin de ravitailler mon grand-père. Cela dura des mois et des mois, été comme hiver, elle portait son petit baluchon sous le bras, serrant précautionneusement le quignon de pain et le jambon séché qu'elle transportait. Elle ne sentait plus ni le froid ni la fatigue qui étreignait ses membres le long des sentiers rocailleux, elle marchait d'un pas rapide et sûr, se faufilant dans les chemins secrets du paysage espagnol. Elle n'avait pas mis longtemps à apprendre à regarder derrière elle afin de surveiller qu'on ne la suive pas, elle savait où se cacher si un danger quelconque survenait et elle avait concocté un nombre incalculable de mensonges au cas où on l'interrogerait.

Elle avait vite oublié d'être une enfant, engluée dans ces préoccupations d'adultes, dans ce rituel de ravitaillement, dans tous ces gestes qui tuent l'enfance.

Les jours passaient et se ressemblaient. Entre les privations, les tâches quotidiennes et le ravitaillement, il y avait bien peu de lumière dans sa vie.

Et pourtant, la vie continuait. Petit à petit, les troubles se calmaient, un semblant de normalité paraissait se répandre sur le pays. Les années passaient et Célestina grandissait, se transformant lentement en une ravissante jeune fille.

C'était l'été, la vie reprenait au village, il faisait chaud et lourd, les vieux fumaient à l'ombre des tonnelles et discutaient du temps jadis, des jours d'avant-guerre, des changements depuis que Franco avait pris le pouvoir. Ils refaisaient le monde en clignant des yeux quand la lumière devenait trop forte. Les femmes s'activaient dans les cuisines, les enfants jouaient dans les rues, faisant rouler des billes multicolores ou tapant dans un vieux ballon usé. C'était une vie de village typique, avec ses habitudes, ses certitudes et ses distractions. Chacun y allait de son petit ragot, de son avis sur le mariage du voisin, on chuchotait que le fils du maraîcher allait un peu trop souvent en ville et que Célestina devenait bien trop belle.

Quand elle allait au marché, son petit panier d'osier se balançant à son bras, le regard des jeunes gens s'arrêtait un instant sur sa taille fine, ses beaux cheveux châains, elle aimait les perles et les bijoux, elle crayonnait ses lèvres de rouge, elle admirait les vêtements que portaient les stars de cinéma et rêvait d'un jour connaître quelque chose d'exceptionnel.

Mais le destin ne semblait pas lui avoir réservé un avenir doré, jeune fille née avec la guerre, pauvre et sans instruction, elle n'avait pas beaucoup de cartes en main pour s'en sortir. Certes, elle était très jolie et elle faisait tourner la tête de tous les gars de la région, mais cela allait-il pour autant lui ouvrir des portes ? C'est alors qu'elle croisa le regard de Célestino. Il était grand, mince, il avait le visage allongé, les traits anguleux, une petite moustache

lui caressait la lèvre supérieure et une masse de cheveux noirs de jais gominés en arrière lui donnait un air de dandy.

Il l'accosta sans ambages, désirant la saluer, elle répondit, en rougissant imperceptiblement sous sa peau mate.

Il lui demanda la permission de la revoir, elle accepta. Instinctivement, elle ressentait une attraction vers cet homme : sa fossette sur le menton, son regard profond, ses airs calmes et sûrs de lui, tout cela le faisait paraître différent des autres. Peut-être entrevit-elle une façon d'échapper au quotidien, peut-être était-ce la chance qui l'avait placé sur son chemin. Célestina découvrait les premiers émois de l'amour naissant.

Ils se fréquentèrent un moment, multipliant les rendez-vous, elle accepta qu'il lui tienne la main au coucher du soleil. Ils partageaient des conversations sans fin, comme elle n'en avait tenu avec personne. Peu à peu, elle sentit fondre ses dernières réticences envers lui. Leurs deux prénoms, si semblables, peut-être était-ce un signe de Dieu, pour leur faire comprendre qu'ils étaient destinés l'un à l'autre. Il s'appelait Célestino et elle Célestina, si ça, ce n'était pas un signe !

Enfin vint le jour où il l'aborda directement :

— “Célestina, ma belle, cela fait longtemps que j'y pense, il est temps de t'en parler.”

— “Et quoi donc, qu'as-tu donc de si important à me dire pour prendre un air aussi solennel ?” lui demanda-t-elle, un peu surprise.

— “Tu as dix-huit ans, maintenant, as-tu déjà songé à l'avenir ?”

— “Mais de quel avenir veux-tu donc me parler, Célestino ? Ma famille n'a pas d'argent, je n'ai pas de diplôme, je n'ai *aucun* avenir”, dit-elle, amère.

— “Tu crois vraiment cela, Célestina ? lui rétorqua-t-il, joyeux. Je suis là, moi, et je voudrais t'aider. Que dirais-tu

de construire un avenir avec moi, on peut changer la donne. J'ai parlé à ton père.”

— “Quoi ? Tu veux dire que...”

— “Oui, tu as compris. Marions-nous.”

La cérémonie eut lieu peu après, maman avait mis ses perles et ses boucles d'oreilles en forme de fleurs, elle portait un ensemble ligné blanc et noir qui lui dégagait les épaules. Elle avait tiré ses cheveux et les avait attachés haut sur la tête, elle avait souligné ses grands yeux bleus d'un peu de noir et avait peint ses lèvres en rouge vif. C'était une belle mariée.

La messe dura longtemps, le curé cita les Évangiles avec ferveur et souhaita le meilleur aux jeunes époux. Quand Célestina embrassa son mari, il lui sembla embrasser une nouvelle vie... Mais l'enfant qui n'a pu grandir dans la confiance en lui-même confond souvent rêve et réalité.

— “Célestina, où es-tu encore ?”

— “J'arrive, j'arrive.”

— “Secoue-toi les puces, j'ai faim, le souper n'est pas sur la table.”

— “Si, regarde, je dois juste amener la marmite.”

— “Je t'ai dit que j'exigeais que le souper soit sur la table à 6 heures et 6 heures, ce n'est pas 6 heures 10 !”

— “Mais, cela ne me prend que deux secondes pour l'amener.”

— “Tais-toi, et cesse de me contrarier, tu es une mauvaise femme d'intérieur c'est tout. J'ai fait la plus belle bêtise de ma vie en t'épousant.”

— “Voyons, ne dis pas ça, je fais ce que je peux. Tu sais que je me donne du mal...”

— “Ferme-la. Et prends ça, ca te remettra peut-être les idées en place. Et je t'interdis de pleurer.”